

— Tu es plus Normand que moi, mon bonhomme, et je ne suis pas fâché de prendre mes précautions.

— Comment cela ?

— Si tu trouves le papier, tu es capable de n'en rien dire.

— Hé ! fit Kéranou, c'est comme toi peut-être.

— C'est pour cela, dit Ramel, que nous n'allons plus nous quitter d'une semelle.

— Comme tu voudras.

— Et que nous allons faire en outre un petit bout d'écrit entre nous.

— Ah !

Les bons comptes font les bons amis. Viens.

Et Ramel reprit le premier le chemin de la falaise, et par conséquent de Plouesnel.

Mais, comme ils franchissaient le seuil de la cour, ils entendirent le galop précipité d'un cheval et virent entrer Mériadec au grand galop en agitant son mouchoir.

Mériadec criait :

— Signalée ! signalée ! la *Belle-Héloïse* ; Cartahut revient ; réjouissez-vous, notre maître ! Vive Cartahut !...

Le vieux Cabestan, à sa fenêtre, pleurait de joie et murmurait :

— Mon Dieu ! faites que je vive deux jours encore.

V

LES PETITES CONDITIONS DE LOUDÉAC LE PILOTE

A onze heures et demie du soir, la petite ville de Saint-Malo était plongée dans le silence et les ténèbres.

Cependant, rue Jean-de-Châtillon, dans la haute ville, une fenêtre était encore éclairée, et celui qui se fût approché secrètement et se fût haussé sur la pointe du pied aurait pu voir à travers les rideaux de mousseline la belle Mlle Olympe Mignot qui faisait ses préparatifs de départ.

Elle avait écrit une lettre, qu'elle laissait tout ouverte sur une table, à l'adresse de sa mère.

Puis elle avait procédé à sa toilette, une vraie toilette de ville et qui ne laissait point supposer que la jeune fille allait s'embarquer dans un canot d'un faible tonnage, où certainement elle serait assaillie par l'eau de mer, car il n'était pas ponté.

Disons même en passant qu'il fallait toute l'audace et toute l'expérience du vieux marin Loudéac pour oser entreprendre une traversée comme celle de Jersey sur une embarcation deux fois plus petite que celles qui vont à Terre-Neuve, et qui cependant, ont souvent de la peine à tenir la mer.

Or, tandis que Mlle Olympe Mignot faisait ainsi ses préparatifs de départ, la porte de sa chambre s'ouvrit sans bruit, et la jeune fille laissa échapper un cri en voyant apparaître sa mère.

Elle s'attendait d'autant moins à cette visite nocturne, que la directrice des postes s'était mise au lit vers dix heures et demie en lui souhaitant le bonsoir.

Cette apparition s'expliquait néanmoins fort naturellement.

La vieille dame, prise d'Insomnie, s'était relevée, et, apercevant sous la porte de sa fille un filet de lumière, elle était entrée.

D'abord elle ne remarqua point la toilette d'Olympe et elle lui dit :

— Comme tu te couches tard, mon enfant ?

Mais presque aussitôt elle s'aperçut que la jeune fille avait un chapeau sur sa tête.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? fit-elle en reculant d'un pas. Tu sors à cette heure ?

— Oui, ma mère, répondit froidement Olympe.

Olympe était, on a pu en juger, une fille d'énergie et que les résolutions subites n'effrayaient pas.

— Oui, ma mère, dit-elle, je sors et je ne rentrerai pas.

— Comment ! exclama la vieille dame, qui crut que sa fille était devenue folle.

En même temps elle aperçut la lettre ouverte sur la table et s'er empara.

— Oh ! fit-elle en y jetant les yeux, voilà qui est invraisemblable.

— Pourquoi cela, ma mère ?

— Parce qu'il n'y a pas de bateau à vapeur qui parte en pleine nuit.

— Non, dit froidement Olympe ; cette lettre n'avait d'autres but que de vous tranquilliser sur mon absence.

Je ne vais pas chez Mlle de Plélo.

— Et où vas-tu ?

La directrice des postes fit cette question avec une véritable anxiété.

Néanmoins on devinait que sa fille l'avait dès longtemps courbée sous sa volonté, et que si elle demandait des explications, c'était sans aucun espoir de combattre les résolutions d'Olympe, si étranges qu'elles pussent être.

Olympe s'assit et regarda sa mère avec calme.

— Ma mère, dit-elle, avez-vous jamais songé à mon avenir ?

— Que veux-tu dire ?

— J'ai dix-huit ans ; la vie de privations que nous menons me fait horreur. Je veux me marier, dit Olympe, je veux être riche.

La directrice des postes joignit les mains.

— Riche et grande dame, acheva Olympe.

— Mais tu es folle !

— Regardez-moi donc, ma mère ! Ai-je l'air d'une femme qui a perdu la raison ?

— Mais...

Olympe jeta un regard sur la pendule, qui venait de marquer la demie.

— Ma mère, dit-elle, je n'ai pas le temps d'entrer avec vous dans de longues explications. L'heure me presse et je suis même déjà en retard.

A moitié affolée, stupide, abasourdie, la vieille dame joignait les mains.

— Ma mère, reprit Olympe, je vais m'absenter pour quarante-huit heures. Si les voisins s'inquiètent de ne pas me voir, dites que je suis chez mon amie Mlle de Plélo ; et si vous-même ne savez où je vais, dites-vous que je reviendrai riche à millions, que nous aurons des chevaux et des voitures, que nous irons habiter Paris dans quelques mois, et que je vous ferai une vieillesse bien heureuse et bien tranquille, petite mère.

Sur ces mots, Olympe embrassa la bonne dame.

— Maintenant, ajouta-t-elle, ne m'en demandez pas davantage et laissez-moi partir.

Et Olympe se dégagea de l'étreinte de sa mère, qui essayait de la retenir, et fit un pas vers la porte.

Sur le seuil elle se retourna.